

Contribution de B. Zitouni à *Brassage des temps à Bruxelles: L'histoire comme vivier des possibles*, présentation faite avec L. Cahn, C. Deligne, N. Pons-Rotbardt, N. Prignot et A. Zimmer au CES - Centre d'études sociologiques, à l'Université Saint-Louis Bruxelles le 1er mars 2016.

Le récit que vais vous présenter porte sur des terres arables et non bâties qui se trouvent à Haren, lieu-dit situé au nord de Schaerbeek et qui — techniquement parlant — fait partie de l'extension de la commune de Bruxelles [PP]. Le récit porte sur une des seules étendues de terres de réserve dont dispose la région bruxelloise. Réserve, tant pour ceux qui veulent y installer une méga-prison [j'imagine que tout le monde ici est au courant de ce projet et sinon on pourra l'aborder dans la discussion qui suit], que pour ceux qui résistent et qui voudraient en faire, en refaire des terres de maraichage ou des terres libres, d'accueil de vie contestataires et nomades, ou autres encore [et il faut bien dire que c'est grâce à cette résistance qu'on est au courant des enjeux, et de ce qui se trame à Haren aujourd'hui].

Terres de réserve ne veut pas dire qu'il s'agit là d'une zone de stockage qui serait simplement mise à la disposition. Ni même d'une réserve foncière, au sens économique du terme. Le mot « réserve » doit attirer notre attention sur ce que ces terres nous réservent, au sens fort du terme. Quel est l'avenir qui s'y crée à partir du moment où on investit ces terres et on les engage dans le temps, retraçant ainsi un passé? Que se passe-t-il à partir du moment où chaque terre est prise dans des agencements ou enchaînements d'actes, de pratiques, de paroles et de matières, agencements qui fabriquent à chaque fois un avenir et un passé divergents? Car plusieurs avenir-passés-présents s'affrontent à Haren, sur ces terres-là. Le mot « réserve » désigne alors aussi une posture à adopter: il faut ralentir le pas, y aller avec circonspection, justement parce l'avenir ne va de soi. Ni d'un côté ni de l'autre côté du front pro/contra méga-prison.

En réalité, les fabrications d'avenir se battent depuis longtemps à Haren. Elles laissent des traces jusque dans les moindres détails physiques: le redressement et l'alignement des rues ou des façades y est inachevé; le tissu urbain y est interrompu par des grandes infrastructures, hangars, autoroutes, ... ; il y a peu de connexions planifiées au reste de l'agglomération et, de ce point de vue là, on peut même parler d'un relatif détachement du reste de la ville. Les terres de réserve sont de fait déjà pris dans des agencements territoriaux.

Un premier agencement est celui du dépotoir. Ces 60 dernières années, dans l'extension de la ville, de nombreuses infrastructures ont été installées: non seulement les palais d'expositions ou le stade sportif, mais aussi l'incinérateur, la station d'épuration des eaux, l'aérogare aussi (dans l'entre-deux-guerres), et maintenant la méga-prison. La structuration du territoire par les grandes infrastructures, remonte à plus loin, au début du siècle lorsque l'Etat demandait à ce que les communes longeant le canal soient en partie ou complètement annexés à Bruxelles. L'idée étant qu'il fallait qu'un seul interlocuteur, 1000 Bruxelles donc, pour bien savoir gérer et aménager les installations maritimes de la Capitale.

Mais la commune de Bruxelles engage les terres dans une tout autre direction, dans un agencement territorial qu'on pourrait appeler celui de l'urbanisation c'est-à-dire la voirie, le tissu résidentiel qui

visent une meilleure assise pour l'impôt. Tout au long du 19^e siècle, 1000 Bruxelles a essayé d'annexer les communes qui l'entourent. Puis, la commune tentera d'infléchir les négociations sur les installations maritimes. Finalement, à la sortie de la première guerre mondiale, faisant face à des problèmes de budgets gigantesques, Bruxelles tente de ressusciter l'intérêt pour le Grand-Bruxelles c'est-à-dire l'annexion de toutes les communes environnantes. De ses propres dires, du point de vue qui est en effet le sien [point de vue de Bruxelles donc, point de vue de l'urbanisation] l'annexion de 1921 est franchement décevante. Bruxelles « reçoit » des quartiers non bourgeois qui se trouvent loin du centre. Voici une citation qui dit bien les choses et l'image qu'avait la bourgeoisie bruxelloise de toutes ces terres qui venaient d'être annexés, témoignage publié dans le *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles* à la même époque [PP]:

« Les Bruxellois ne visitent guère la brousse qui s'étend d'Evere à Haren, les chemins étroits, tortueux et mal pavés, qui y mènent et la traversent, les bâtisses sans style, élevées sans alignement et groupées sans plan d'ensemble, le voisinage du chemin de fer, aux gares énormes, des usines fumeuses et de cimetières, en font une des plus laides banlieues de notre ville. Autrefois dans ces plaines, qui descendent doucement vers la Senne, s'élevaient des coquets villages. De temps à autre, une vieille maison basse, au portail cintré à bossage, le rappelle discrètement. » (Comte J. de Borchgrave d'Altena, *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, 1928)

Voyez comment le commentaire ne porte pas tant sur la ville versus la campagne (complètement vidé de ses habitants et de son économie de pratiques propres) mais bien sur les faubourgs avec ou sans style, avec ou sans bâtisses respectueuses, avec ou sans plan d'ensemble, avec ou sans alignements, avec ou sans routes droites, pavées et larges. Bref, on a là tout le mépris des faubourgs bourgeois vis-à-vis des quartiers populaires et de l'hinterland des infrastructures. C'est la brousse, terres à urbaniser et j'oserais même dire terres à civiliser. A Haren, les plans pour des nouveaux quartiers (sur le modèle civilisé) seront adoptés dès 1928. Il y a alors quatre plans mais seulement une petite partie sera réalisée, vraisemblablement à cause des crashes boursiers et de la crise généralisée qui s'ensuit.

Ces plans d'urbanisation nous mènent au troisième agencement, celui des maraichers et des terres cultivées. Car même si certains plans n'ont pas été réalisés, les expropriations pour l'élargissement et le redressement et la création de nouvelles voiries ont été, elles, réalisées. Un premier lot de terres de maraichage disparaît ainsi [PP]. Le télescopage avec les images de 2014 et 2015 [PP], est selon moi à creuser sous l'angle de l'agencement passé-présent-futur qu'est celui des terres cultivées. Mais ici, je voudrais juste terminer en citant des témoignages des villageois qui ont vécu l'annexion à Haren et Neder-Over-Heembeek, et qui ont été récoltés et publiés par une revue de folklore et d'études des traditions. Autre agencement, autre perspective et pratique de la terre, autre point de vue donc.

A NOH, dit Edmond Peeters, habitant de NOH, né là en 1890, ils n'y ont d'abord pas cru, pensant qu'il s'agissait d'un poisson d'avril (la loi avait été adoptée le 30 mars et avait eu peu de publicité dans la presse). Puis ils ont été surpris: la première installation est celle du commissariat de police — un écriteau est accroché à la façade avec en grandes lettres noires sur fond blanc « Ville de Bruxelles - Stad Brussel / 9^e Division de Police - 9^e Divisie Politie » — et l'école est renommée « Ecole Communale n° 49 ». Les rues sont également renommées: asseweg devient Gemeente Bemdestraat / rue des Prés communs; Nachtegaalstraat devient rue François Veke-

mans (cultivateur de patates dit-on); mestwag est Kasteelstraat; pour ne nommer que les plus parlantes. Cette nouvelle cartographie suscite blagues et confusions. Par contre, l'arrivée de la police et le remplacement du champêtre par la police urbaine, n'est pas anecdotique pour les villageois car la réglementation de la voirie urbaine n'est pas adaptée au maraîchage et à la vie rurale. Ainsi, le fumier ne peut être transporté que la nuit jusqu'à 7 heures; et les vaches ne peuvent pas circuler sur la route. Aussi, les taxes de voirie vont sensiblement augmenter. Et ainsi de suite.

Pour susciter la perspective de ceux qui ont subi ce que certains ont appelé l'impérialisme urbain, rien de tel que quelques citations [PP]:

"Hoe kon Heembeek nu zo ineens Brussel worden? Dat gaat toch niet met al die putten en bergen. Hier is geen enkele straat breed genoeg om een tram door te rijden. Daarbij hier is geen electriek en ook geen stadswater. Brussel hoofdstad van het land, heeft toch geen behoefte aan een boerenbuiten als Heembeek met slechte straten en mesthopen voor de huizen." (Edmond Peeters, habitant de NOH, il y est né en 1890, témoignage écrit peu après l'annexion et publié en 1976 dans *Eigen Schoon en Brabander*, 1976, nr 4-5-6, p. 249) — témoigne démarre ainsi, je crois sincèrement qu'on a oublié les sensibilités impliquées dans l'urbanisation des terres. Dans un autre registre: *"Doen wij aan Brussel een goed pak of Brussel aan ons, valt af te wachten. Voor ons hier, is het al zeker geen gemakkelijk begin. Nieuw meesters, nieuw wetten. We hebben het genoeg ondervonden tijdens de vier jaar die de pinkelden hier hebben gehuisd. Het zal nu bijlange zo erg niet worden."* (p. 252) Ou encore: *"Soo van de Leibeek, voorspelde ook: "Goei tien jaar verder is het hier opgeschept met het boeren en parkozen. Heembeek wordt een uithoek van Brussel. Avenues, Bolvards, brede straten met grote huizen. Trams en autobussen zullen hier rijden. Onze kinderen en kleinkinderen zullen stadsmensen zijn. [...] Zo zie ik de toekomst."* (idem, p. 257)

Pour conclure, je crois qu'il est utile de préciser que je ne vise pas à créer une dualité, encore moins une vision caricaturale, des bourgeois et des maraîchers. Je vise plutôt à ressusciter des passés-présents-avenir qui engagent les terres de réserves. Il n'y a jamais qu'un front ou que deux camps. L'agencement dépotoir est autre que celui de l'urbanisation qui est autre de celui des terres cultivées; et je n'ai même pas parlé de l'agencement qui voudrait que la terre de réserve devienne espace libre, tiers-état en ville, lieu d'accueil des vies nomades et/ou en lutte contre le capitaliste. Et que dire des liens qui se tissent entre maraîchage et lutte anti-capitaliste? Et que dire quand on y rajoute encore le récit de Livia? En tout cas, je crois qu'il nous revient, à nous chercheurs et fabricateurs de récits, de faire émerger même les plus tâtonnants des agencements. Et de valoriser ceux qui sembleraient dérisoires. Non pas par bonté. Mais parce qu'il s'agit de terres interstitielles, où l'urbanisation n'a pas eu la prise escomptée, où le maraîchage n'est pas complètement et où, pour l'instant, l'Etat semble être bien seul à vouloir y installer sa méga-prison. Soo Van Leibeek, le dernier témoin, a raison de dire que les grands-enfants heembeekoïses ou harenoïses seront des enfants de la ville mais pas de la ville qu'il s'imaginait (grands boulevards etc). Haren est bien plus interstitielle que cela.